

**P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist**

## **« DE QUOI EST MANQUE CE MANQUE, O MON CŒUR, TOI QUI TOUT D'UN COUP EN ES REMPLI ? »<sup>1</sup>**

### **Poète prophète**

Depuis que j'ai reçu l'invitation inattendue et émouvante à venir donner cette conférence sur le thème du Meeting, le vers de Mario Luzi n'a pas cessé de me provoquer, même si je n'ai pas encore réussi à le mémoriser correctement aujourd'hui. C'est ce martèlement du mot « manque » qui m'a provoqué, mais aussi les sons du vers eux-mêmes, tous ces « k », sans parler du « z » et des « t »... Un vers qui semblerait vexé, mais qui pourtant s'apaise, à la fin, après la dure formule « *a un tratto* – tout d'un coup », dans le doux et pacifique « en es rempli » et dans le point d'interrogation – qui, justement, n'est pas un point d'exclamation –, dans le point d'interrogation, comme si Luzi, dans les seize mots d'un seul vers, était passé du cri irrité à la supplication qui doit se rendre à l'évidence qu'on ne peut échapper à ce manque, parce qu'il remplit tout le cœur comme l'eau les abîmes de la mer.

Le *poète*, quand il nous provoque, quand il nous interroge, est *prophète*. Il nous pousse au-delà de nous-mêmes, au-delà de la définition de nous-mêmes. Il nous pousse à rouvrir la frontière fermée de la définition dans laquelle nous nous sommes installés, ou plutôt emprisonnés, la définition que nous nous donnons à nous-mêmes, comme si nous étions un animal ou une plante, un insecte à cataloguer à l'aide de deux ou trois termes, si possible latins pour se sentir plus importants : *Homo sapiens sapiens*...

Le poète est prophète quand l'un de ses cris, parfois l'un de ses murmures, vient rouvrir la définition que nous donnons de nous-mêmes, de la vie, du monde, de tout, même de Dieu. Il la rouvre au Mystère. Comme si nous étions un fleuve lent et boueux qui coule vers la mer sans s'en apercevoir, sans rencontrer d'obstacles, puis, tout à coup, à l'horizon, survient une interruption du cours normal, qui n'est pas un obstacle, mais un abîme, une chute imprévue, une cascade comme les chutes du Niagara, et ainsi cet abîme à l'horizon ou dans lequel nous sommes en train de tomber ne peut pas rester hors de la définition de nous-mêmes.

Le fini se brise, les belles finitions que nous nous étions données se rompent et nous ne savons plus vers quel autre horizon nous continuerons de couler, et pourtant nous y coulons plus vite, plus libres, arrachés à tout ce à quoi nous nous attachions pour nous donner stabilité et sécurité de ce côté de l'abîme, de ce côté du Mystère, de ce côté de la limite désormais franchie.

---

<sup>1</sup> "Di che è mancanza questa mancanza, cuore, che a un tratto ne sei pieno?"

Le poète nous provoque en provoquant en nous cette expérience, qui est son expérience. Et il lui suffit d'un mot, d'un vers, d'un thème musical, d'une image pour tout dire, pour tout provoquer.

Dans ma jeunesse universitaire, nous avons mis en scène les *Chœurs du Roc* de T.S. Eliot. Au début, on m'avait attribué le rôle principal, mais ensuite, à mesure que mon incapacité à jouer se dévoilait, on m'a relégué à un rôle qui consistait à apparaître sur scène en hurlant une seule phrase dont je ne me souviens plus. Mais justement, le poète est un prophète qui peut synthétiser le tout en un fragment qui rouvre au tout.

Le fragment de Mario Luzi nous martèle avec une demande pleine de stupeur qui nous rappelle que l'homme est un cœur tendu, ou en équilibre, entre deux dimensions : le manque et la plénitude. *Manque, cœur, plénitude* : ce sont les mots que, avec raison, le Meeting souligne graphiquement dans le vers de Luzi qui en est devenu le titre, c'est-à-dire le programme et la provocation, la provocation que le Meeting a voulu avoir comme programme.

Une provocation qui ne s'adresse pourtant pas à un public ou aux médias, mais au cœur. Le public du Meeting est le cœur, mon cœur, ton cœur, notre cœur. Le cœur qui est aussi le vrai « medium » de communication, de transmission, de partage d'une conscience expérimentée et à expérimenter, de cœur à cœur, de conscience d'humanité à conscience d'humanité, de conscience du Mystère à conscience du Mystère : « *Cor ad cor loquitur* » était la devise du bienheureux cardinal J.-H. Newman.

### **Interroger le désir du cœur**

Et en effet, je pense que le premier aspect sur lequel nous provoque le vers de Mario Luzi est justement le fait d'interroger son propre cœur. En interrogeant son cœur, Luzi interroge le nôtre, le cœur de tous. Et cela nous réveille à la conscience que le sujet responsable, qui doit répondre en nous et en tous, c'est le cœur.

Mais qui interroge encore le cœur aujourd'hui ?! Qui traite encore le cœur comme un sujet responsable ?! La plupart l'ignorent, beaucoup le traitent comme un organe de réactivité instinctive et sentimentale. Très peu aident l'homme à mettre le cœur au pied du mur, en lui demandant des comptes de son désir, en le rendant responsable de son désir. Pas le rendre responsable de désirer, car cela est déjà donné par Celui qui le fait. Mais responsable d'une conscience de soi, d'un sentiment conscient de soi. Luzi, comme le Christ, comme Paul, comme Augustin, comme Dante, comme don Giussani, pour citer seulement cinq noms, nous provoque à interroger notre cœur, et je dirais, à le bloquer, comme un chien face à une bécasse, dans la ligne de mire impitoyable de la question à laquelle lui seul peut et doit répondre, dont il est le seul responsable : la question sur la plénitude qu'il désire, la question sur le bonheur, et donc la question sur quelle est donc la réalité, l'expérience, à laquelle il aspire de tout son être, au point de se sentir rempli de son manque.

Mais qui nous aide encore à affronter la vie, à recentrer la vie, à poser des choix ou à opter pour des renoncements, en partant de là ? Qui traite son propre « moi » avec ce sérieux ultime, et donc avec cet amour qui aime en lui-même et dans les autres l'essentiel de ce que l'on est ? Qui part de ce procès, utilisons ce mot, de ce procès au propre cœur dans l'usage

de sa liberté face à tout, aux choix grands et aux choix banals, à toutes les circonstances, à toutes les rencontres qui tissent l'existence ?

### **Là où éclot la liberté**

C'est en effet à partir de cette interrogation du cœur, de ce réveil du cœur à sa responsabilité face au besoin, à l'indigence qui le remplit, que la liberté éclot dans l'homme. C'est comme si on prenait le cœur au collet, qu'on le tenait coincé dans un coin jusqu'à ce qu'il rende raison de son vrai désir, en avouant que le 99 % des fois il ment en disant qu'il ne manque de rien, que ce que nous faisons ou avons nous suffit, qu'il va bien, qu'il se contente, peut-être également de ne pas bien aller. Le vers de Luzi est un chef d'accusation. Le cœur est un accusé qui doit avouer, qui doit s'avouer qu'il sait, qu'il sent, qu'il souffre d'un manque abyssal que rien ne satisfait si ce n'est... Si ce n'est quoi ? « De *quoi* est manque ce manque... ? »

Le cœur pourrait avouer, s'il est honnête, qu'il ne sait pas, qu'il ne sait pas répondre, qu'il ne sait pas *se répondre*, qu'il ne sait pas ce que c'est, qui est ce « quid » dont il se sent rempli de manque. Le mensonge du cœur ne consiste pas dans le fait de ne pas savoir quel visage a ce dont il manque. Le mensonge naît quand le cœur trompe le manque qui le remplit avec des idoles qui ne le remplissent pas. Le mensonge, c'est quand le cœur se dit satisfait, ou qu'il laisse dire à tous qu'il est satisfait, censurant ainsi les lisières infinies du manque qui le remplit. « Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois et réjouis-toi ! ». Voilà le grand mensonge et la grande folie, le grand manque de raison face à la réalité totale de la vie : « Tu es fou : cette nuit même, on va te redemander ta vie ! » (Lc 12,19-20).

L'Innominato de Manzoni passe la nuit à penser à ce qui pourrait encore le satisfaire comme par le passé. Mais son cœur blessé, fatigué, déçu, ne le trompe plus, ne lui ment plus. Quel miracle que le cœur ne se mente pas ! Mais faut-il vraiment attendre la fin d'une vie, l'échec de tout le reste, pour s'en rendre compte ?

Le Christ, l'Eglise, mais aussi les traditions religieuses et sapientielles les plus pures, c'est-à-dire les plus pauvres face au Mystère, surtout face au mystère de l'homme, nous aident à comprendre que ce miracle peut être aussi un travail, le fruit d'un cheminement. Et c'est ici que la confrontation du cœur avec le manque est fondamentale.

Quel manque de vérité, de raison, d'honnêteté envers soi-même, un cœur qui ne se confronte pas avec ce dont il est plein ! Quelle trahison de soi-même consume un cœur qui censure la réalité qui le remplit !

Mais pourquoi le cœur se censure ? Il se censure justement parce qu'il est plein de manque et le manque est un vide, une absence, une privation. Pourquoi le cœur devrait-il être attentif à ce manque ? Il vaut mieux s'occuper d'autre chose, préférer une petite plénitude à portée de main, de regard, de bouche, mais aussi de pensée, d'imagination, de sentiment, saisir une petite plénitude saisissable, plutôt que de faire face à un manque sans fond.

## Surpris par le manque

Mais il y a ce « tout d'un coup », comme dit Luzi, ce « coup », cet instant, qui fait s'écrouler les paravents derrière lesquels le cœur se censure, censurant aussi le manque dont il est rempli.

Il ne s'agit pas, il ne peut pas s'agir, je crois, d'un sursaut qui vient du cœur lui-même. Il n'est pas possible que le manque, le vide qui languit dans notre cœur nous surprenne tout d'un coup. Il faudrait, il faut que quelque chose fasse sursauter en nous la conscience du manque qui nous envahit, qui nous noie. Il faut que quelque chose advienne tout d'un coup, un éclair dans la nuit, un coup de tonnerre dans le silence, un visage, un regard, une parole dans la brume de la solitude qui remplit le cœur. C'est comme une flèche que quelqu'un tire et qui vient transpercer le cœur et le relever, le réveiller, le faire passer de l'anesthésie à la douleur qui est sienne, uniquement sienne, à la douleur que seul le cœur ressent : celle de la solitude, du manque d'un Autre.

Oui, il faut une blessure pour que le besoin vague qui nous envahit, qui nous envahit vaguement, comme une nausée, se concentre en désir, un désir ardent. La blessure procurée par une flèche n'est pas un mal-être indéfini : c'est une douleur qui attire et concentre l'attention du cœur sur un désir de guérison, de salut. Le cœur blessé, tout d'un coup, devient conscient de son manque. Quand on diagnostique où est l'hémorragie, on devient conscient de la raison de la faiblesse que l'on ressentait, du mal-être général qu'on ressentait, et on découvre aussi le point où on devrait intervenir.

Quand, à l'âge de 17 ans, j'ai rencontré, par une froide et humide soirée de février, la communauté, les personnes qui m'ont révélé le visage vivant de l'Eglise, c'est-à-dire du Christ, la réaction immédiate de mon cœur fut une tristesse lancinante, comme je n'en avais peut-être jamais ressenti ; mais, tout de suite après, de cette blessure a surgi – ou mieux : est entrée en moi – la joie la plus surprenante que j'aie jamais perçue.

Qu'est-ce qui s'est passé ? Une rencontre ! Une rencontre qui venait me révéler tout d'un coup que j'étais seul, que je vivais dans la solitude, que j'étais plein de solitude. Et j'en éprouvais du mal-être, depuis des années, depuis toujours, mais jusqu'à ce moment je ne réussissais pas à définir le manque qui emplissait mon cœur. Il fallait une blessure définie et définitive. Et quand elle est survenue, la surprise fut de m'apercevoir qu'elle ne m'était pas infligée par quelque chose de négatif, de laid, de triste, par quelque chose qui me détestait. La blessure m'était infligée par une réalité positive, une beauté, une sérénité qui m'aimait comme jamais je m'étais aperçu d'être aimé. C'est comme quelqu'un qui vit toute la vie au fond d'une caverne et qui est rejoint tout d'un coup par un rayon de soleil ; ses yeux se sentent blessés par la lumière, par la beauté, par cette belle journée qui commence, qui devient expérience. Le cœur est blessé par la rencontre avec ce qui lui manque, qui se révèle en le blessant, et donc qui l'attire.

### « Que me manque-t-il encore ? »

Peut-être que c'est l'expérience qu'a faite le jeune homme riche de l'Evangile. Il avait tout, et c'était aussi quelqu'un qui « faisait tout bien », il était religieux, il observait tous les commandements depuis son enfance. Mais en rencontrant Jésus, cette vie toute « en ordre »

est blessée et attirée par un horizon nouveau qui correspond à son cœur comme rien n'y avait correspondu jusque-là. Et il est si vrai avec son humanité qu'il arrive à exprimer face au Seigneur tout le manque de son cœur, ce manque que rien n'a jamais satisfait, ni les biens ni l'honnêteté religieuse. «J'ai observé toutes ces choses-là dès ma jeunesse ; que me manque-t-il encore ? » (Mt 19, 20).

« Que me manque-t-il encore ? ». C'est le vers de Luzi qui résonne dans l'Évangile depuis deux mille ans. Je ne sais pas si la rencontre de l'homme avec le Mystère a jamais trouvé une expression aussi essentielle et dramatique que celle du jeune homme riche et honnête qui a exprimé face au Seigneur le manque insatiable qu'il percevait dans son cœur. Jusqu'à maintenant, cette demande, cette aspiration avait conduit ce jeune de satisfaction en satisfaction, dans les biens toujours plus abondants et la moralité toujours plus vertueuse. Et chaque fois, le cœur criait en lui, comme l'a exprimé un autre grand poète italien : « Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça ! » (Clemente Rebora, *Sacchi a terra per gli occhi*).

Et voici que ce jour-là, *le mal-être vague* se trouve face à un regard qui l'amène à exprimer, ou peut-être simplement à trahir tout l'abîme du manque qui le remplit comme *demande* à Celui-là seul qui peut donner une réponse à la soif de son cœur. Je ne sais pas s'il y a dans l'Évangile, et donc dans toute l'histoire de l'humanité, un exemple plus essentiel du sens religieux qu'un homme a exprimé face à Jésus-Christ. D'ailleurs, il est vrai qu'à propos de personne d'autre on dit aussi explicitement que Jésus, « l'ayant regardé, l'aima » (Mc 10,21).

### « Suis-moi ! »

Mais que répond Jésus à ce manque qui s'exprime en demande ? Il répond avec une parole qui, au fond, est elle aussi une demande : « *Suis-moi !* ». Le « Va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres » n'est pas encore la réponse à la demande du jeune, parce que cela pourrait être réduit à une énième bonne action qui ne satisferait pas en soi le manque qui remplit le cœur. La réponse à « Que me manque-t-il encore ? », c'est Jésus qui lui dit « Suis-moi ! », parce que « Suis-moi ! » veut dire : « Ce qui te manque encore, ce qui te manque toujours, au-delà de la limite de ce que tu as et de ce que tu fais, même de ce que tu fais pour Dieu, *ce qui te manque, c'est moi !* Laisse tout et suis-moi parce que *c'est moi seul qui te manque !* ».

Remarquons en passant que les grands charismes ecclésiaux sont toujours ceux qui permettent le renouvellement de cette expérience, de cette rencontre de la soif de plénitude – qui émerge toujours plus du cœur, à travers toutes les tentatives humaines et décevantes d'accomplissement – avec la présence du Seigneur qui, en nous aimant personnellement, nous invite à Le suivre vers la plénitude de vie que Lui seul peut donner, que Lui seul est.

Les charismes que l'Esprit suscite toujours à nouveau sont authentiques s'ils réactualisent cette expérience, s'ils la rendent possible aujourd'hui, réellement possible. Ils réveillent et orientent le sens religieux et permettent la rencontre avec la présence réelle du Christ qui satisfait le cœur humain en offrant un chemin à Sa suite. C'est seulement ainsi que la liberté de l'homme est respectée et exaltée au point de lui permettre aussi, comme l'a fait Jésus, de dire non, de ne pas suivre, de refuser le bonheur. Je vous défie de trouver un charisme dans l'histoire de l'Église qui soit fécond en dehors de ces éléments essentiels.

Et cela vaut pour tout le monde. Le conseil de tout laisser pour suivre Jésus sert uniquement à exprimer le fait ontologique que Lui seul nous manque. Ceux qui sont appelés par le Christ à Le suivre de manière radicale sont tenus au détachement de tout pour être un signe effectif d'une réalité ontologique qui vaut pour tout le monde : que seul Jésus-Christ manque au cœur de l'homme, à la vie de l'homme, au désir de plénitude et de bonheur de tout être humain. Ainsi la pauvreté chaste et obéissante du détachement de soi-même, de tous et de tout n'est qu'une correspondance existentielle au fait que Celui-là seul qui manque au cœur humain s'est fait chair, est présent, est une personne que je rencontre, que j'écoute, qui me parle, me regarde, m'aime, m'appelle et avec qui je peux rester pour toujours, avec qui je peux marcher pour toute la vie. Et toute ma vie n'épuisera pas le chemin avec Lui, parce que Lui, et Lui seul, est et sera toujours ce qui manque à la plénitude de ma vie, ce qui manque à la plénitude de la vie de tous.

Et cela vaut pour tous, comme l'exprime poétiquement saint Augustin dans un sermon sur saint Laurent pour rendre conscients les fidèles que tous, quel que soit notre état de vie, nous sommes appelés à suivre le Seigneur qui a donné sa vie pour nous : « Le beau jardin du Seigneur, ô mes frères, possède non seulement les roses des martyrs, mais aussi les lys des vierges, le lierre des époux, les violettes des veuves. Aucune catégorie ne doit douter de son appel : le Christ a souffert pour tous ». (*Discours*, 304,3).

## **Le Christ est mission**

Mais la rencontre de Jésus avec le jeune homme riche insiste sur un aspect de la réponse que le Christ donne à la soif du cœur humain que nous ne pouvons pas négliger. Comme nous l'avons vu, la réponse de Jésus à la question : « Qu'est-ce qui manque toujours et radicalement à mon cœur ? » n'a pas été un explicite : « C'est moi qui te manque ! », mais un appel : « Suis-moi ! ». Et « Suis-moi », cela veut dire un chemin, un chemin avec Jésus, en compagnie et dans la compagnie de Jésus, un chemin avec Jésus qui parcourt une route qui a une direction. Quand le Christ dit « Suis-moi ! », ce n'est pas pour nous dire : reste avec moi pour aller n'importe où. Le chemin du Christ dans le monde n'est pas une promenade. ***Le chemin du Christ est sa mission***, la direction du Christ est la mission pour laquelle le Père l'a envoyé dans le monde. Et cela n'est pas accidentel à sa présence, à sa présence qui satisfait le manque ultime que ressent notre cœur. C'est aussi pour cela que le jeune homme riche doit tout laisser, parce que tout ce qu'il avait et qu'il faisait aurait fait obstacle à sa marche avec le Christ, au fait d'être avec le Christ qui parcourt dans le monde la mission voulue par le Père.

Même Marie, avec Joseph, a dû prendre conscience de cela. Quand ils ont perdu Jésus, imaginons le manque terrible qu'ils ont dû ressentir pendant trois jours ! Et quand ils le retrouvent au Temple, Marie reproche à son Fils de les avoir angoissés avec un manque de Lui qu'ils ne savaient plus comment combler. La réponse qu'il donne à ses parents est une révélation du vrai lieu dans lequel le Christ ne manquera jamais : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? » (Lc 2,49). Et quelles sont ces affaires dont le Fils doit s'occuper ? Justement, c'est la mission pour laquelle le Père l'a envoyé dans le monde, la Rédemption, le Salut du monde.

Le manque extrême du cœur, le Christ le satisfait en nous attirant à sa suite dans sa mission de salut. Sur ce point, Jésus n'a pas hésité à corriger sa Mère, mais encore plus sévèrement Pierre qui voulait se satisfaire de Sa Présence en la dissociant de Sa mission vers et à travers la mort sur la Croix. Quand le Christ se donne comme plénitude du cœur, il le fait en nous impliquant dans la mission qu'il reçoit du Père et qu'il poursuit avec une charité infinie jusqu'à la fin du monde. Pour cette raison, personne ne peut embrasser le Christ sans le suivre et sans participer, dans la modalité et la forme que Dieu décide, à sa mission de salut.

Quand celui auquel Jésus a dit à brûle-pourpoint : « Suis-moi ! » répond « Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père », le Christ riposte : « Laisse les morts ensevelir les morts ; et toi, va annoncer le royaume de Dieu » (Lc 9,59-60). C'est comme si entre le « Suis-moi ! » et le « Va annoncer le royaume de Dieu ! », il n'y avait aucune distinction. Celui qui suit le Christ va immédiatement annoncer le Royaume, même s'il le suit en se retirant du monde ou dans le quotidien banal et ordinaire de Nazareth. Parce que la mission coïncide avec le Christ lui-même, avec sa Personne envoyée par le Père dans le monde.

### **La grande tentation**

Le Christ qui répond « Suis-moi ! » au manque qui remplit le cœur du jeune homme riche qui aboutit comme un naufragé sur la rive de Son Cœur, est le Serviteur de Dieu qui a annoncé déjà par deux fois sa passion et qui a pris désormais la direction de Jérusalem pour consommer sa Pâque, en portant maintenant dans la mémoire le visage du jeune homme qu'il a commencé à aimer pour toujours et qui s'est fermé à la plénitude.

Il est venu pour satisfaire le manque d'amour éternel qui remplit le cœur de l'homme. Mais, encore une fois, Jésus n'a pas trouvé de correspondance à son offrande à la soif de l'homme. C'est cela l'agonie du Christ, et peut-être l'extrême tentation à laquelle le démon soumet son cœur : « Est-ce que c'est vraiment vrai que c'est toi qui manques au cœur de l'homme ? Es-tu toujours convaincu que les hommes désirent Dieu ? Le premier péché par lequel Adam a désiré autre chose que Dieu, contre Dieu, ne serait pas le dernier mot sur le destin de l'humanité ? Tu peux tout pardonner, aimer l'homme autant que tu veux, mourir pour lui... Mais n'est-il pas désormais évident que l'homme a choisi de ne pas t'aimer en retour, qu'il préfère la liberté de manquer à l'esclavage d'une plénitude qui ne vient que de toi ? Ta mission a échoué, et ce qui a échoué d'avance c'est ta passion, ta mort. Tu es venu dans le monde pour constater que, dans le fond, *tu ne manques pas à l'homme...* »

J'ai l'impression que c'est là la plus grande tentation pour nous aussi. Je le ressens dans mon ministère. La tentation la plus insidieuse n'est pas le découragement face à la fragilité humaine, au péché, à la mesquinerie en nous et dans les autres. La vraie tentation consiste à devoir se demander si le Christ manque vraiment aux personnes et aux communautés que nous accompagnons, également aux communautés monastiques, contemplatives, engagées dans l'Eglise. En effet, il nous semble souvent que l'attrait du Christ ne soit pas vraiment, pour ceux qui Le rencontrent, la réponse exhaustive au manque qui remplit le cœur.

La tentation, l'agonie du Christ lui-même et de ceux qui L'annoncent – peut-être simplement à leur femme ou à leur mari, à leurs enfants, leurs amis, leurs collègues, leurs frères et sœurs –, consiste à s'apercevoir que le Christ ne rencontre pas vraiment une préférence,

qu'il semble que ce ne soit pas véritablement Lui qui remplit le cœur des personnes.

C'est peut-être ce que ressentit le cœur du Christ à la fin de son discours à Capharnaüm (cf. Jn 6,26ss). Il avait dit et répété, comme un disque rayé, que sans manger sa chair et boire son sang, c'est-à-dire sans se remplir de Lui, l'homme ne vit pas, il n'a pas la vie, il est privé de sens, de vie, de bonheur. C'est justement pour cela que tous s'en vont. Et Jésus se retrouve seul face aux Douze, dont il connaît toute la misère et la fragilité. Il ne veut pas les retenir ; s'il n'y a pas de désir, il ne veut pas les retenir : « Et vous, vous ne voulez pas vous aussi vous en aller ? ». C'est Pierre qui exprime la position du cœur la plus vraie et la plus humaine face au Christ que personne n'a jamais exprimé : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ! » (Jn 6,67-68), ce qui veut dire : « Seigneur, comment pouvons-nous nous détacher de toi ? Si toi tu viens à nous manquer, tout nous manque, c'est la vie qui nous manque ! ». Pierre trahira, reniera, pêchera, mais il ne pourra jamais revenir sur l'aveu de ce désir de plénitude. Et c'est cela, uniquement cela, qui met en échec la tentation suprême contre l'événement chrétien. Qu'il y ait ne serait-ce qu'un seul homme, une seule femme qui permette à son cœur de crier qu'en tout, et toujours, ce qui lui manque, c'est uniquement le Christ et la vie qu'Il donne.

### **La mission du Christ est la miséricorde du Père**

Je disais que le Fils du Dieu s'offre à nous comme la satisfaction de ce qui manque à notre cœur en nous demandant de Le suivre dans la mission que le Père Lui confie. Mais nous ne pouvons pas oublier que la substance de cette mission est la miséricorde. Saint Jean-Paul II écrivait, dans son encyclique *Dives in misericordia*, que le Christ *incarne* et *personnifie* la miséricorde du Père (cf. § 2).

La tentation dont je parlais plus haut, Jésus l'a rejetée surtout en réaffirmant l'origine, le Père qui l'envoie, le Père qui ne renonce pas à la miséricorde. La conscience de l'origine de la mission est plus puissante que son résultat apparent. La charité, la foi et l'espérance prennent leur source à l'origine, elles reçoivent d'elle l'invincibilité de la mission.

Jésus, dans l'agonie du Gethsémani, ne s'est pas opposé à la tentation de se donner en vain à un monde qui ne l'aurait pas accueilli en cherchant des arguments dans l'humanité qu'il a fréquentée pendant plus de trente ans. Même Pierre, Jacques et Jean le déçoivent en dormant pendant qu'il souffre et veille, et ils le décevront encore davantage en fuyant et en le reniant. Ce qui vainc la tentation, ce n'est pas un jugement sur l'humanité, une analyse de la situation morale des personnes, de l'Eglise, du monde. Ce qui vainc la tentation, c'est la référence au Père : « Abba, Père, toutes choses te sont possibles (...) Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mc 14,36).

En disant au Père « pour toi tout est possible », Jésus ne pouvait pas ne pas penser à ce qu'il avait dit tout de suite après le triste abandon du jeune homme riche : « Qu'il sera difficile à ceux qui ont des richesses – c'est-à-dire à ceux qui pensent ne manquer de rien – d'entrer dans le royaume de Dieu ! (...) » « Et qui peut être sauvé ? » demandent les disciples angoissés. Alors « Jésus les regarda » et, en anticipant ce qu'Il dira à son Père à Gethsémani, Il leur dit : « Cela est impossible aux hommes, mais non à Dieu : car tout est possible à Dieu. » (cf. Mc 10,23-27).



Mais que veut le Père ? A Lui tout est possible : mais que veut-il vraiment, que réalisera vraiment sa Toute-Puissance ? Qu'est-ce que Dieu rend possible en envoyant son Fils dans le monde ? Qu'a-t-il voulu réaliser en l'envoyant obéir jusqu'à la mort, et à la mort sur la Croix ? Qu'est-ce que le Père a envoyé à la rencontre du manque instable, inconstant et décevant de l'homme ?

Ce que le Père a envoyé dans le Fils est fondamentalement une grande révélation, une grande révélation de Lui-même, de son Cœur. **Dans le Christ, Dieu a révélé et est en train de révéler à toute l'humanité que l'homme manque au Père infiniment plus que ce que le Père peut manquer à l'homme.**

« Tu me manques ! ». C'est le refrain dramatique des rapports humains. Combien cette expression est présente dans la littérature, dans les chansons, dans les films ! C'est la grande blessure des cœurs humains parce qu'ils sont créés pour s'accomplir dans la relation, dans l'amitié. Nous mesurons l'amour à « combien l'autre nous manque et combien nous manquons à l'autre ».

Mais le manque profond ou superficiel entre nous, le manque douloureux de la mort de ceux qui nous sont chers, n'est que le symbole du fait que c'est Dieu qui nous manque.

Mais quel mystère est donc celui-ci : que toute ma consistance soit Quelqu'un qui me manque ? Quel mystère que je continue à vivre même quand tout me manque, parce qu'il me manque Le Seul sans lequel je ne peux pas vivre ? Comment est-il possible que je vive encore si Celui qui est toute, toute !, la consistance de mon existence me manque ?

La réponse, justement, c'est Lui-même qui est venu nous la donner, c'est Lui-même qui l'a révélée. La réponse est que **Celui qui nous manque c'est Quelqu'un à qui nous, nous manquons !** C'est la grande révélation que Jésus a condensé dans la parabole du fils prodigue : le fils manque plus au père que ce que le père ne manque au fils.

Le manque qui remplit notre cœur, la blessure de notre cœur, n'est que le reflet, et combien imprécis !, combien flou !, d'un manque infini, mystérieux, éternel : que nous manquons à Celui qui nous fait, que nous manquons à Celui que nous avons abandonné. Il nous a faits avec une liberté qui blesse en Lui une attente, une angoisse, une solitude, un abandon, un manque qui est mis dans nos mains, dans notre cœur, dans notre décision ou non de retourner à Lui, de Lui répondre.

## **Le visage de la Miséricorde**

Voilà ce qu'est la miséricorde ! C'est la grande annonce du Christ, la grande révélation qu'est le Christ : **la miséricorde est que nous manquons au Père**, que dans le cœur de Dieu il y a un espace d'amour auquel nous manquons, qui nous attend, qui nous attend depuis toujours, éternellement.

Les trois paraboles de la miséricorde du chapitre 15 de l'Évangile de Luc – avant d'illustrer la manière avec laquelle Dieu cherche, pardonne, accueille ce qui est perdu – illustrent le drame du cœur divin auquel manque l'homme. Ce n'est pas la brebis qui sent qu'elle est perdue, et encore moins la pièce de monnaie ; et le fils prodigue rentre à la maison surtout parce qu'il a faim. Ce qui est perdu ne pense pas à la douleur de Celui qui ne le trouve pas.

La passion est complètement dans le cœur du berger qui a perdu la brebis, de la femme qui a perdu la pièce de monnaie, du père qui a vu partir son fils cadet et qui vit en scrutant l'horizon jusqu'à ce qu'il revienne et qui sort ensuite pour supplier le fils aîné fâché. La douleur du manque et la fête des retrouvailles sont avant tout dans le cœur de Dieu.

**C'est cela la miséricorde : nous manquons à Dieu plus que Lui ne nous manque.** C'est seulement en faisant cette expérience, comme le fils prodigue, embrassé à nouveau et fêté, l'expérience de manquer à Dieu tout à fait gratuitement, sans raison en nous, que l'homme découvre « de quoi est manque ce manque » qui tout d'un coup, furtivement, remplit son cœur distrait et infidèle. Le fait d'avoir *manqué* à Dieu est plus douloureux dans son cœur de Père que le fait d'avoir *manqué contre* Lui. C'est cette découverte qui nous rend conscients de la miséricorde du Père qui se révèle dans le Christ.

En effet, le cœur de l'homme est la conscience subite, très surprenante, du fait que *nous manquons à Dieu*. C'est un reflet de l'attente du Père. Le reflet dans l'émerveillement de notre conscience de la fête que le Père réserve à notre retour à Lui. Le manque de notre cœur est l'écho de la blessure du Père qui voit le Fils crucifié immergé dans notre sentiment d'être abandonnés par Dieu.

Alors nous comprenons que la Résurrection aussi est un grand retour au Père du Fils qui Lui manque, et en Lui de nous tous, de tous les fils qui manquent au Père. Vivre de la résurrection du Christ veut dire vivre de la guérison de la blessure du manque entre Dieu et l'homme.

### **La fête avec tous**

C'est justement à partir de là, à partir de cette expérience que nous ne pouvons faire que lorsque nous nous laissons embrasser à nouveau par le pardon de Dieu, que naît notre participation à la mission du Christ mort et ressuscité, et donc à la diffusion dans le monde du royaume de Dieu. Quand le berger rentre après avoir retrouvé la centième brebis qui s'était perdue, il fête avec ses amis et ses voisins (Lc 15,6). Quand la femme a retrouvé la dixième pièce de monnaie perdue, elle fête avec ses amies et ses voisines (Lc 15,19). Mais c'est surtout le père qui a retrouvé son fils perdu et mort qui veut fêter *avec tous* : avec les serviteurs, avec le fils retrouvé et le fils aîné (Lc 15,32). La mission du Christ, la diffusion du Royaume, est croix et résurrection parce qu'elle participe à l'angoisse du Père qui cherche ce qui est perdu, mais aussi à la joie d'en fêter les retrouvailles. Mais quand la mission part du fait qu'on se laisse retrouver nous-mêmes par Celui à qui nous manquons, c'est comme s'il n'y avait plus que la fête de la résurrection à diffuser, à témoigner, à partager avec tous. On ne peut plus vivre si ce n'est pour transmettre le témoignage de la miséricorde du Père, c'est-à-dire de la découverte que même le dernier des perdus, *surtout* le dernier des perdus, a dans le cœur de Dieu un espace infini d'attente, de désir, un abîme d'amour miséricordieux qui brûle d'embrasser celui qui est perdu.

Jésus a dit à la Samaritaine que le Père cherche des adorateurs (cf. Jn 4, 23). En latin « adorer » a pour étymologie la tension à la bouche, *ad os*, c'est-à-dire qu'il comporte aussi l'idée du baiser. C'est justement ce que fait le père de la parabole avec le fils qui vient de rentrer : il le prend par le cou et il le couvre de baisers (Lc 15,20). L'adoration chrétienne n'équivaut pas à rester face au mystère de manière indifférente, mais à demeurer dans le

baiser d'un Dieu vers lequel on retourne, et les Pères de l'Eglise n'ont pas manqué de faire remarquer que le baiser de Dieu est la communication à l'homme de l'Esprit Saint, de la vie et de la communion aimante de la Trinité. Toute la mystique chrétienne est présente dans ce baiser du Père miséricordieux qui transmet l'Esprit d'adoption filiale dans le Christ. La mystique chrétienne est une mystique de pécheurs embrassés par le Père.

Quelle culture nouvelle, quel monde nouveau, quelle solution différente aux mille problèmes tragiques du monde actuel se diffuseraient si nous apprenions, grâce au baiser de Dieu, à aller vers tout le monde, à accueillir chacun, avec la conscience et donc avec le témoignage que chaque personne humaine est en train de manquer au Père, à l'embrassade et au baiser d'un Dieu qui communique Lui-même comme Amour, comme Miséricorde ! Quelle révolution dans chaque lutte pour la vérité, la justice et la paix !

Il y a un besoin profond de mystique de la miséricorde dans le monde d'aujourd'hui.

Je pense au roi Josaphat qui, éclairé par le prophète Yahaziel, décide d'aller combattre les puissants ennemis qui menacent le peuple en mettant « des chantres qui, revêtus d'ornements sacrés, et marchant devant l'armée, célébraient l'Eternel et disaient : Louez l'Eternel, car sa miséricorde est éternelle » (2Chr 20,21). Et l'armée est victorieuse sans même combattre.

La mission chrétienne est victorieuse de la victoire du Christ et sa méthode consiste à avancer vers tous et tout, même le pire ennemi, en se laissant précéder par la conscience, c'est-à-dire par l'expérience, et par la célébration de la miséricorde éternelle de Dieu. C'est le témoignage de beaucoup de martyrs, aujourd'hui et depuis toujours.

## **Vivre avec le Christ**

Saint Paul écrit aux Ephésiens que nous aussi, comme le monde, « nous vivions autrefois selon les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et de nos pensées, et nous étions par nature des enfants de colère, comme les autres », comme tout le monde (Eph 2, 3). C'est-à-dire infidèles comme tout le monde au désir infini qui habite le cœur de l'homme.

« Mais Dieu (le grand « mais » qui renverse tout, qui régénère tout, qui vainc toute tentation de découragement, c'est une initiative de Dieu), mais Dieu qui est riche en miséricorde (pas seulement de biens, pas seulement de justice comme le jeune homme riche), à cause du grand amour dont il nous a aimés (la miséricorde veut dire que la charité de Dieu est la raison de tout, l'origine de tout!), nous qui étions morts par nos offenses, Il nous a fait revivre avec le Christ » (Eph 2,4-5).

L'effet en nous de la miséricorde du Père, l'effet du baiser dans lequel il nous redonne le Souffle de la vie, c'est que nous revivons dans le Christ. Littéralement, le mot utilisé par saint Paul n'est pas « revivre », mais « rendus vivants » : de morts que nous étions, le Père nous a rendus vivants avec le Christ. La vie nouvelle, ressuscitée, sauvée, refaite, recrée, régénérée, c'est la vie avec le Christ, c'est-à-dire la communion avec le Christ. Notre vie renaît comme relation avec Jésus, comme communion avec Lui. Dans la relation avec le Christ, la vie humaine, qui est par nature relation, comme l'a bien mis en évidence le philosophe juif Martin Buber, revit comme vie et comme relation.

Nous vivons vraiment en vivant avec le Christ. La vie nouvelle dans le Christ, avant d'être je ne sais quelle autre vie, c'est notre vie avec Lui, c'est vivre en communion avec Lui.

C'est à cela que Jésus appelait le jeune homme riche en lui disant « Suis-moi ! » : il ne l'appelait pas d'abord à « changer de vie », mais à vivre avec Lui, parce que c'est cela qui change vraiment la vie, la vie réelle, ma vie.

Et c'est vraiment en cela que se manifeste en nous la miséricorde du Père : « Mon fils que voici était mort, il est revenu à la vie » (cf. Lc 14,24.32). Pourquoi ? Parce qu'il est avec lui. Simplement avec lui. Et nous, nous sommes avec le Christ, et en Lui avec le Père.

J'avoue que la poésie de Mario Luzi qui m'a le plus ému et qui m'accompagne, c'est celle dans laquelle un des deux disciples d'Emmaüs décrit sa rencontre avec le Ressuscité :

*Il nous suit, il nous devance  
il nous accompagne  
sur de longs trajets  
il respire à nos côtés,  
à demi caché par la lumière du soir,  
occulté par sa présence,  
l'homme pensif et taciturne  
et pourtant attentif de manière non naturelle.  
A quoi ? Il nous escorte peut-être  
sur la route douloureuse  
de la rupture et du retour  
ici au milieu des monts,  
ou il nous demande protection  
lui-même pour le voyage qui l'attend ?  
Mon compagnon le regarde, moi aussi,  
sans en avoir l'air je n'arrête pas  
de le scruter. Nous ne savons rien encore  
quand la nuit est déjà tombée  
nous entrons tous ensemble  
dans la semi-obscurité de la taverne.  
Ce pain, ces mains qui le rompent,  
le regard, un adieu trop leste. Cela aurait  
été ensuite – nous le savions  
nous, d'Emmaüs – la matière du récit.  
Ils vinrent et s'en allèrent au tout début du jour.*

(Mario Luzi, *Poesie ultime e ritrovate*, Milano, 2014, p.37)

Voilà. La miséricorde du Père, c'est le Ressuscité qui vient gratuitement nous accompagner dans notre chemin, « en nous vivifiant avec » Lui. La vie chrétienne est toujours mission car ce qui sauve, c'est de vivre avec le Christ, de pouvoir vivre avec le Christ avec tout le monde. Et notre vie réelle, notre vie humaine, notre pauvre vie quotidienne, devient le drame explicite, le mystère révélé, de la communion avec Lui, en tout, en tous, toujours. Avec Lui à suivre, avec Lui qui nous est donné et qui nous manque, comme si chaque pas était une respiration, un battement de cœur qui régénère la vie.